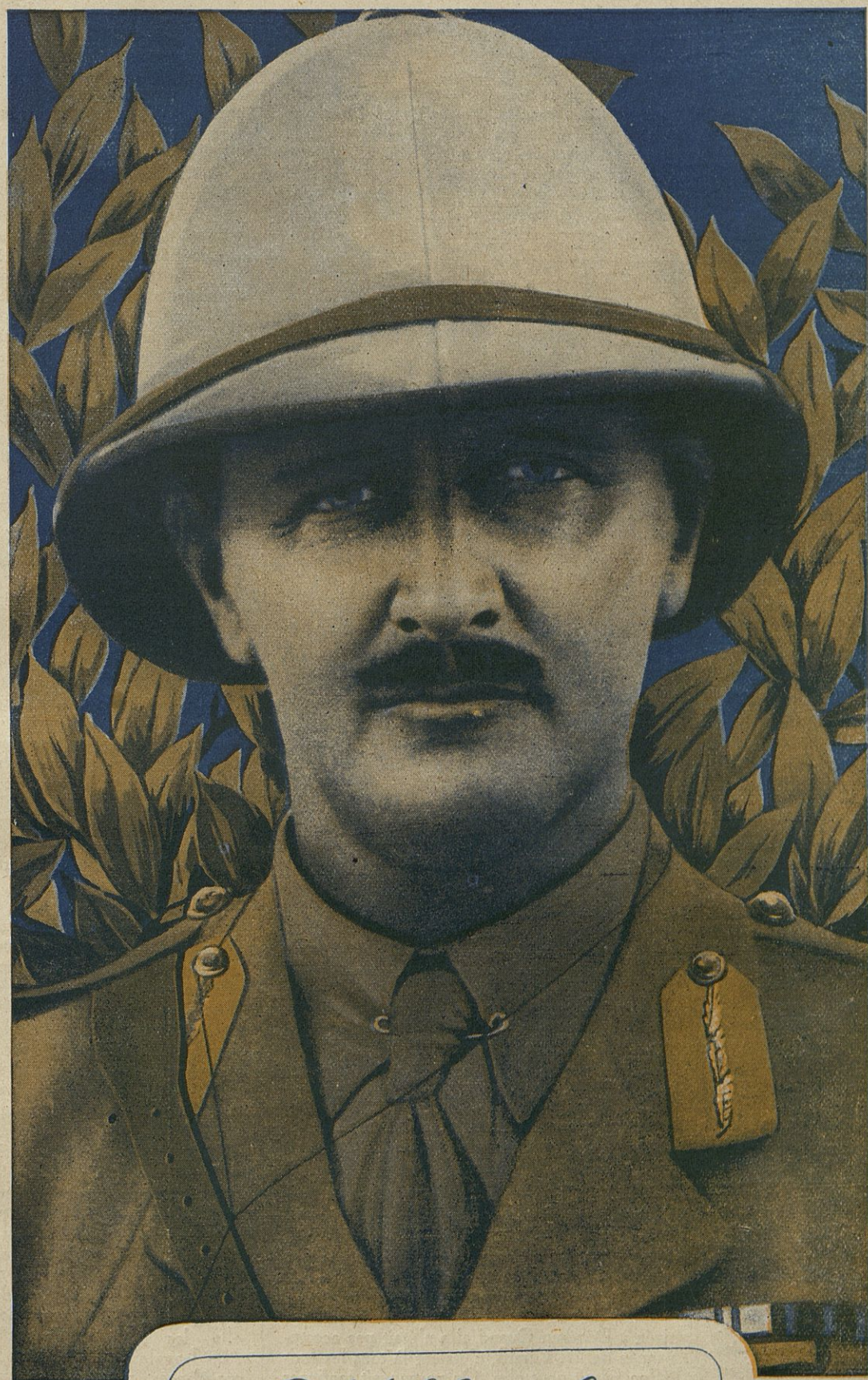


LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

G. Allenby

LE VAINQUEUR DE PALESTINE

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20



X

En sortant du labyrinthe Suzanne et M. Girard tombèrent sur M. Chauvinière qui, tout seul le long de la futaie, faisait les cent pas en maugréant :

— En voilà un jeu !... A-t-on idée de s'amuser à se perdre sous ces verdure ?... Les femmes se sont précipitées comme des folles au plus épais des taillis. Moi, vous voyez, j'attends. Je ne suis plus d'âge à faire le fou. Je suis philosophe.

Comme il parlait, Doudou, rouge, soufflant, suant, heureux jusqu'au délire, fit un saut de chevreuil dans la grande allée.

— J'ai réussi à perdre mon monde !... se réjouit-il.

Puis, s'adressant à M. Girard :

— Vous connaissez le secret ?

Dédaignant de répondre, l'usinier prit le bras de son ami Chauvinière.

— Remontons jusqu'au premier rond-point, dit-il. Après des détours plus ou moins longs, les groupes vont déboucher plus haut.

Avec des gestes prometteurs et de grands airs mystérieux Doudou retint Suzanne et tout bas :

— J'ai des confidences à vous faire. On complotte contre vous. Je vous avais glissé deux mots au sujet de Barnier, vous vous rappelez, sous la tonnelle, à Suresnes. Je vous avais prévenue qu'à ce moment il était épris de vous, tout ce qu'il y avait de plus épris. Il l'est peut-être encore, mais une véritable ligue s'est formée, une intrigue s'est nouée pour le détacher de vous petit à petit, pour effacer votre pensée de sa mémoire et cela en lui inspirant d'autres sentiments, en faisant luire à ses yeux une union plus avantageuse et un avenir plus doré.

Suzanne déclara d'une voix neutre sans émotion et sans amertume :

— M. Barnier est libre. Nous n'avons échangé aucune parole qui nous engage. Il n'y a même pas entre nous ce qu'on pourrait appeler une entente tacite.

— Je sais bien !... je sais bien !... De votre part bien sûr il n'y a rien, mais de la sienne vous me permettrez de ne pas vous croire. Enfin je vous préviens parce que j'ai beaucoup d'affection pour vous, mademoiselle Suzanne. Nous avons toujours été bons amis nous deux.

— Je vous remercie, Désiré, je vous remercie de tout mon cœur, dit la jeune fille.

Et elle ponctua ses paroles d'un long regard attentif comme pour lui dire : continuez.

L'écervelé ne se fit pas prier.

— Pour ce qui est d'être bien informé soyez assurée que je le suis. Il s'agit de ma sœur, de ma sœur aînée. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer du côté de M. Girard et lassée de lui faire des avances auxquelles il ne répondait pas, elle s'est retournée d'un autre côté.

« Vous n'ignorez pas que Lucien Barnier et Marguerite sont au mieux. On s'occupe de fixer à une date très prochaine leurs fiançailles officielles. Ce serait même déjà fait si maman ne s'y était opposée. Hier encore elle disait à papa : « Rien ne nous presse pour régler le sort de la plus jeune, patientons encore un peu, songeons à notre aînée. » Tout à l'heure, en sortant de table, elle chuchotait à l'oreille de M^{me} Barnier : « Laissez-moi faire, chère Madame, nous marierons les deux frères avec les deux sœurs. » Et la mère de l'ingénieur, qui est une femme à poigne, a répondu : « Que Louis le veuille ou ne le veuille pas, je vous le mènerai par le col de son veston. » Ma mère a ri, puis elle a protesté : « Non, a-t-elle fait, pas de violence. N'intervenons pas. Laissons nos enfants s'entendre gentiment entre eux. » Je n'avais pas besoin d'en entendre plus long pour être fixé. Vous non plus, n'est-ce pas ?...

— Moi non plus, accorda Suzanne en riant,

et vous me voyez tout heureuse de la tournure que semblent prendre les choses. Les vœux de M^{me} votre mère et de M^{me} Barnier me paraissent en train de se réaliser. Les deux frères épousant les deux sœurs ce serait charmant, avouez-le, et quelle source de joies, que de commodités de toute sorte dans l'avenir !...

Devant un désintéressement aussi manifeste Doudou ne put dissimuler sa surprise.

— Vous êtes unique, mademoiselle Suzanne, s'émerveilla-t-il. Non seulement vous n'accusez pas le plus léger ennui, mais encore vous n'éprouvez pas la moindre blessure d'amour-propre.

Puis, distrait par un bruit de branches :

— Courons vite, nous allons surprendre les égarés.

Le premier groupe qui émergea des épais ombrages était conduit par M^{me} Langlois traînant à sa suite M^{me} Barnier et M^{me} Chauvinière. Toutes les trois apparurent rouges, décoiffées, moins heureuses d'avoir risqué l'aventure que de sortir enfin des taillis. Elles exprimèrent leur étonnement de rencontrer Suzanne isolée du groupe des jeunes.

Doudou expliqua en riant très fort qu'il avait réussi à égarer ses sœurs et les frères Barnier.

Ces dames, après un regard de pitié à



Suzanne, s'écartèrent d'un commun accord comme si elles ne tenaient pas à être accompagnées et se mirent à causer entre elles, à voix basse, à une allure digne et lente.

Un peu plus loin, Désiré et Suzanne aidèrent les Boutin et les Fouquier à regagner la lisière dont ils allaient, une fois de plus, s'écarter.

Suzanne constata chez eux le même regard apitoyé et chez certains comme un reproche de ne pas mieux défendre sa chance. Elle aurait voulu se joindre à eux, curieuse de savoir ce qu'ils disaient, ce qu'ils pensaient ; mais eux aussi soulignèrent par leur attitude distante leur désir de ne pas être gênés par sa présence.

Elle fut donc condamnée à rester comme rivée à Doudou. Quand elle n'était pas accompagnée de M. Girard, c'étaient là tous les frais qu'on faisait pour elle. On ne pouvait souligner plus crûment le mépris qu'on avait pour sa pauvreté.

Le jeune fou était maintenant animé du désir de surprendre ses sœurs et les frères Barnier.

— Venez, expliquait-il. L'un des pièges du labyrinthe est constitué par une allée circulaire. C'est une sorte d'anneau dont on ne sort pas facilement, car les allées qui en écartent les promeneurs les y ramènent toutes sauf une, et comme rien ne ressemble à un arbre comme un autre arbre, on tourne, on tourne... C'est à

la longue seulement qu'on s'en rend compte et qu'on essaye d'en sortir.

Suzanne le suivit en plein fourré, coupant par la traverse. Le hasard les servit à souhait. Bien avant que le bruit des feuilles sèches et du bois mort n'eût trahi leur approche ils aperçurent les deux couples qui se dirigeaient de leur côté. Lucien et Marguerite offraient le modèle parfait, la silhouette idéale qui poétisent l'amour sous bois. Louis et Raymonde, au contraire, quoique parlant avec animation, semblaient étrangers l'un à l'autre.

Suzanne regretta qu'il en fût ainsi. Elle aurait voulu être certaine que l'ingénieur ne s'occuperait plus d'elle. Elle ne le pouvait. Elle en douta bien davantage aussitôt qu'elle se montra.

Son apparition soudaine produisit sur Louis Barnier un effet immédiat. Incapable de maîtriser sa joie, il se précipita vers elle.

— Vous nous sauvez, fit-il. Montrez-nous le chemin qui vous a conduits jusqu'à nous et vivement qu'on s'en aille !...

Elle se recusa :

— Seul Doudou est capable de nous servir de guide.

— Allons, Doudou, allons, exécutez-vous, ordonnèrent allègrement les frères Barnier.

Dix minutes plus tard, les derniers égarés rejoignaient dans le rond-point central les autres promeneurs ; mais Suzanne, sourde à toutes les invitations qui lui furent prodiguées trop ostensiblement devant son protecteur, se tint à côté de M. Girard et ne le quitta plus.

L'usinier, que son incessante sollicitude rendait toujours clairvoyant, devina que sa protégée réclamait non seulement son appui moral, mais surtout sa présence et ses attentions.

Comme à la tombée de la nuit M^{me} Barnier, songeant au départ, s'était approchée de Suzanne, il prêta l'oreille aux paroles qu'elles échangeaient.

— Eh bien ! ma chère enfant, dit la mère de l'ingénieur d'une voix douce, vous êtes-vous bien amusée ?

— Comme d'habitude, répondit évasivement la jeune fille.

Mais M^{me} Barnier tenait à jouer jusqu'au bout d'un triomphe qu'elle croyait définitif.

— Autant qu'à Suresnes ?... insista-t-elle.

— Davantage peut-être quoique autrement, riposta Suzanne.

— Eh bien ! je suis comme vous. Je me suis très agréablement distraite aujourd'hui, beaucoup plus qu'à Suresnes et pas de la même manière.

M. Girard intervint :

— Retournez à Puteaux avec vos fils, madame Barnier. Suzanne reste avec moi. Je me charge de la ramener.

La jeune fille observa tour à tour l'air déconfit de la mère de l'ingénieur, la déception de Louis qui attendait à quelques pas et le sourire malicieux de l'usinier tempérant l'expression résolue qu'il savait prendre lorsqu'il lui plaisait d'imposer sa volonté.

Le repas tout familial du soir lui permit de voir M. Girard sous un jour nouveau. Elle put mesurer exactement la part très réelle de sympathie et d'amitié que les Langlois éprouvaient pour lui et qu'il méritait pour ses idées élevées et ses nobles sentiments.

Ce fut émue d'une joie très douce, inconnue jusque-là, qu'elle prit place à ses côtés dans la limousine qui devait une heure plus tard les ramener chez eux. Elle attendait avec impatience ce tête à tête pour lui faire part, comme d'habitude, de ses impressions de la journée ; mais dès que le chauffeur, franchissant la grille, eut lancé la puissante auto dans la direction de Paris, toutes les observations recueillies par elle, les intrigues de M^{me} Barnier et de M^{me} Langlois, les tentatives de Raymonde, les confidences même de Doudou lui parurent dépourvues de réel intérêt. Elle renonça à les énumérer. Pendant l'heure du trajet elle puisa si heureusement dans les trésors de souvenirs communs qu'elle partageait avec son protecteur qu'en arrivant à Puteaux celui-ci, à la fois surpris et charmé, ne put s'empêcher d'observer :

— A quoi pensons-nous ? Nous avons oublié de parler de la réception des Langlois.

Et mutine Suzanne lui glissa en le quittant :

— Vous vous en plaignez ?

(A suivre.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 21 au 28 Novembre

LA MARCHÉ DES ARMÉES ALLIÉES VERS LE RHIN



L'EXÉCUTION des clauses territoriales de l'armistice s'est poursuivie du 21 au 28 sans difficultés. Partout nos braves troupes et celles de nos alliés ont été accueillies, par les populations délivrées de l'oppression allemande, avec une joie sincère et un enthousiasme touchant.

En Alsace comme en Lorraine, les gens ne savaient qu'imaginer pour fêter les soldats. Dans certains villages les jeunes garçons venaient, sur des chevaux ornés de rubans tricolores ou sur des bicyclettes pavoisées, au devant des régiments. Ailleurs les habitants, sur le passage des troupes, plaçaient les vieux portraits de famille aux fenêtres, comme pour faire partager aux aïeux les joies de l'heure présente. Des pièces d'unités, des képis de 1870, pieusement conservés comme souvenirs, retirés des cachettes familiales, montraient çà et là leurs couleurs fanées et leurs formes désuètes parmi les équipements bleu-horizon. Dans les plus petites bourgades comme dans les villes, les manifestations les plus émouvantes saluaient l'arrivée des frères de France : les municipalités, le clergé, les pompiers venaient en grande cérémonie les recevoir par les rues pavoisées de drapeaux confectionnés à la hâte. Après la solennité de l'entrée éclataient les réjouissances : les bals s'organisaient sur les places des villages, aux carrefours des villes, aux accents des musiques militaires. De mille manières s'affirmait l'attachement que les Alsaciens, vieux et jeunes, gardent à la patrie française.

Le 22 novembre, le général de Castelnau faisait une entrée solennelle à Colmar. Le 26, le général Gérard entrait à Haguenau. Au cours des journées précédentes Saverne, Huningue, Phalsbourg avaient vu le drapeau tricolore flotter de nouveau, victorieux, sur leurs édifices publics. Mais l'entrée à Strasbourg donna lieu à des manifestations qui par leur ampleur dépassaient tout ce qu'on venait de voir. C'est le 25 que la glorieuse 4^e armée, l'armée de Champagne, ayant à sa tête le général Gouraud suivi d'un brillant état-major, y fit son entrée aux acclamations d'une foule délirante de joie. La capitale de l'Alsace s'était couverte de drapeaux : et dès le soir elle resplendissait d'illuminations. Toute cette journée, par ses vivats, ses chants, ses fanfares, le peuple d'Alsace exprima l'amour que depuis tant d'années il n'avait pu témoigner à la France. Le 27, de nouvelles explosions d'enthousiasme saluèrent la venue à Strasbourg du maréchal Foch.

Cependant nos armées poursuivaient l'occupation de la Lorraine et de l'Alsace : elles avaient pénétré dans le Luxembourg, non comme les Allemands en 1914, mais en libératrices. Le 25, achevant de traverser le grand-duché, elles atteignaient la frontière allemande à l'est de Weiswampach et de Heinerscheid ; et partout elles avaient été reçues avec un empressement, une sympathie qui caractérisaient la manière dont les Boches s'étaient comportés dans le pays.

Les Américains ont, de leur côté, traversé le Luxembourg dans leur marche vers le Rhin : ils étaient, le 23, sur la frontière allemande, de Wallendorf à Schengen.

Les Britanniques, le 22 novembre, occupaient Namur et dépassaient la Meuse au sud de cette ville. Eux aussi étaient à chaque étape fêtés par les populations au milieu desquelles ils arrivaient en amis, en libérateurs ; et partout où ils passaient ils recueillaient les marques sincères de la gratitude des Belges. Le 24, ils atteignaient la frontière allemande au nord du Luxembourg. Le 28 au soir, leur ligne générale passait par Beho, Wervomont, Aywaille, sud de Liège. Liège a été délivré des Boches le 25 novembre.

Chemin faisant, Français, Américains, Britanniques et Belges recueillaient des quantités incroyables de matériel, de munitions, de provisions, abandonnés par l'armée allemande, qui se retire généralement en désordre, et dans laquelle les chefs naguère encore si arrogants et si plateusement obéis paraissent n'avoir plus aucune autorité ; ce n'est plus une retraite, c'est une débâcle précipitée. Et pourtant cet effondrement subit de leur formidable machine de guerre est encore pour les Boches le salut ; l'armistice les a sauvés d'un désastre total.

Les troupes alliées, dans leur avance vers le Rhin, trouvent les routes encombrées de nos prisonniers que les Boches renvoient à pied, sans vivres, sans vêtements et souvent après les avoir dépouillés des provisions que leur

avaient envoyées leurs familles. Ces malheureux sont dans un dénûment indescriptible et beaucoup meurent de misère avant de rencontrer nos soldats. Le gouvernement prend les mesures pour assurer le retour de nos enfants dans de meilleures conditions, et le maréchal Foch a signifié au gouvernement allemand que s'il ne respectait pas les conditions de l'armistice à cet égard, des représailles énergiques seraient exercées contre ses nationaux.

Les clauses navales de l'armistice s'exécutent une à une dans les délais impartis et jusqu'à présent sans résistance aucune de la part des Allemands. La reddition de leur flotte de guerre est un fait accompli : tous leurs sous-marins, leurs superbes cuirassés, les meilleurs de leurs

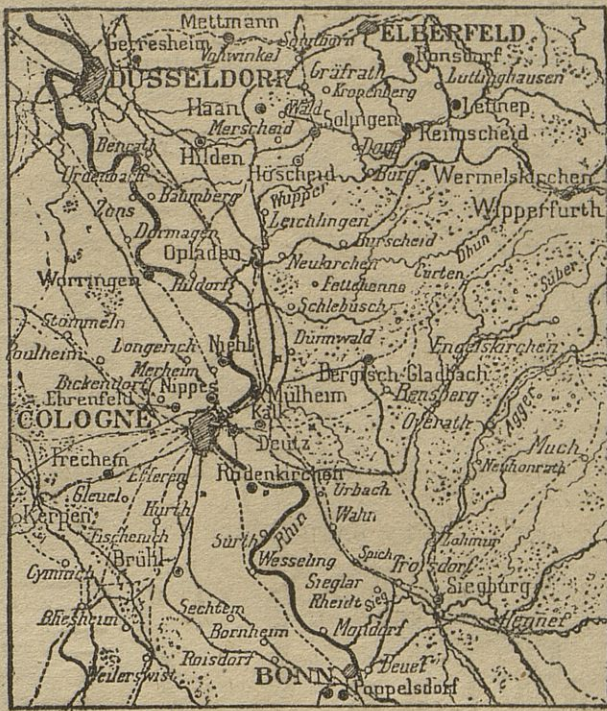
croiseurs sont à l'ancre, désarmés, pavillons rentrés, dans des ports britanniques, sous la garde des marines alliées.

En présence de la docilité avec laquelle officiers et marins livrèrent en bon ordre au vainqueur cette flotte magnifique, sur laquelle reposaient les vastes et barbares espoirs du kaiser et de son peuple, on peut se demander s'il y a encore un orgueil national en Allemagne. Mais on sait que ce fut de ces beaux vaisseaux que partit le mouvement qui devait aboutir à l'armistice et dégénérer en révolution. C'est le 21 novembre que l'amiral von Reuter rendit à l'amiral Beatty, dans les eaux britanniques, 9 cuirassés, 5 croiseurs de bataille, 7 croiseurs légers, 49 destroyers, sans préjudice des cent et quelques sous-marins dont la reddition s'échelonna sur plusieurs jours.

Cette capitulation sans précédent a donné lieu à une solennité navale d'une grandeur incomparable. Le roi d'Angleterre, de la passerelle du *Oak*, passa en revue sa flotte, qui s'étendait sur un front de 16 kilomètres ; et toutes les marines alliées, représentées là par de puissantes unités couvertes de leurs grands pavois, assistèrent à la suprême humiliation de la marine allemande.

Paris a fêté, le 28 novembre, la visite du roi d'Angleterre Georges V qui était accompagné du prince de Galles et du prince

Albert, ses fils. Le chef de la puissante nation, dont la loyale alliance nous est si précieuse, a reçu de la population parisienne un accueil plein d'enthousiasme et de sympathie.



LA TÊTE DE PONT DE COLOGNE.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL SIR EDMUND ALLENBY

COMMANDANT LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE PALESTINE

Le général sir Edmund Allenby avait déjà acquis une brillante réputation sur le théâtre occidental de la guerre lorsqu'il fut envoyé en Palestine, où il prit, le 29 juin 1917, le commandement du corps expéditionnaire qui allait, en quelques mois, chasser les Germano-Turcs de la Terre-Sainte et de la Syrie et contraindre la Turquie à capituler.

C'est en Afrique que sir Edmund Allenby a fait ses premières armes et conquis ses principaux grades. Il a pris part aux rudes campagnes du Bechuanaland, du Zululand et du Sud-Afrique ; il fut cité deux fois. Il servait dans la cavalerie : parti comme chef d'escadron, il revint brigadier. Il fut ensuite inspecteur de la cavalerie.

En août 1914 il vint en France comme commandant du corps de cavalerie britannique. Il était alors âgé de 52 ans. A peine débarqué, il donnait la mesure de ce qu'on devait attendre de lui par la manière dont, avec quatre brigades, il protégea la retraite dans les Flandres de l'armée britannique menacée d'un désastre.

Au cours de 1915 et de 1916 les troupes du général Allenby eurent plusieurs fois l'occasion de faire parler d'elles avantageusement. En 1917 elles prononcèrent une grande offensive qui leur permit de reprendre Monchy, Guémappes, Rœux et déterminait la victoire d'Arras.

Les hautes qualités d'initiative et de ténacité que le général venait de montrer le firent désigner pour entreprendre la campagne de Palestine, qui fut une suite rapide de victoires retentissantes. La délivrance des Lieux-Saints et de la Syrie, l'anéantissement de la puissance militaire turque en Asie peuvent être mis au rang des faits les plus sensationnels et les plus féconds de la guerre mondiale.

Le bassin houiller de la Sarre

Les Allemands ont volontairement détruit nos mines du Nord et du Pas-de-Calais.

Il faudra plusieurs années de labeur pénible et acharné pour que l'exploitation soit possible et que son rendement redevienne ce qu'il était.

Il y aurait une compensation immédiatement réalisable : le bassin houiller de la Sarre, dont l'occupation est déjà prévue par l'armistice.

Ce bassin doit nous rester puisque, comme nous allons le rappeler plus loin, il nous a été volé par les Allemands.

Mais, dès à présent, il peut et doit nous pourvoir d'une grande partie du charbon qui nous fait défaut.

La partie principale du bassin s'étend sur une superficie de 600 kilomètres dans un triangle ayant à son sommet Neukirchen à l'est, Forbach au sud et Sarrelouis à l'ouest.

Vers le nord-est le bassin se prolonge dans le Palatinat bavarois et vers le sud-ouest des exploitations nouvelles sillonnent son extension jusqu'à la frontière française, au delà de laquelle elle se continue en gisements concédés, mais encore inexploités, entre Nancy et Pont-à-Mousson.

C'est en 1697, au traité de Ryswick, que la partie méridionale du bassin fut acquise par la France.

Un siècle plus tard, en 1790, les exploitations en activité dans la région de Sarrelouis y furent ajoutées et, en 1793, les mines du prince de Nassau-Sarrebrück furent incluses dans le nouveau domaine national.

La Révolution française fit de Sarrebrück un chef-lieu d'arrondissement du département de la Sarre dont Trèves était chef-lieu. Sarrebrück, Saint-Jean et Malstadt-Burbach forment, sur les deux rives de la Sarre, une agglomération ouvrière d'environ 100.000 habitants. Saint-Jean est un nœud de voies ferrées d'où rayonnent des lignes atteignant Metz, Thionville, Trèves.

La paix de Bâle consacra l'annexion presque totale à la France du bassin houiller ; seules des concessions du Palatinat — qui ne furent d'ailleurs qu'ultérieurement ouvertes — restèrent bavaroises.

La France fit alors une remarquable tentative d'organisation et en l'an X, notamment, elle fonda l'école des mines de Geislautern.

Mais ce domaine minier devait nous être enlevé morceau par morceau. Le 30 mai 1814, le nord-est du bassin nous échappait ; Louis XVIII gardait Sarrelouis.

Le Congrès de Vienne du 9 juin 1815, qui se proposait de déterminer, conformément à la logique des nationalités et au passé historique, les limites de la France à laquelle il enleva les annexions de la Révolution et de l'Empire, lui laissa le bassin de la Sarre.

Ce ne fut qu'au traité de Paris, le 20 novembre 1815, qu'en dépit des protestations et des efforts de la Russie et de l'Angleterre, la presque totalité du bassin nous fut ravie avec Sarrebrück et Sarrelouis ; Stümm et Bocking, conseillers du roi de Prusse, les avaient réclamés avec acharnement.

La Prusse s'appropriait en 1817 les importants mémoires des ingénieurs français sur le bassin de la Sarre et notamment l'atlas de nivellement que Duhamel et Calmelet avaient dressé de 1807 à 1811 et qui était l'unique carte géologique.

La France qui, par la suite, avait assumé la part la plus importante dans la création du canal des houillères de la Sarre, perdait, cinq ans après, les onze concessions qu'elle possédait encore au sud du bassin.

Le rapt par les Allemands des gisements carbonifères de la Sarre est donc antérieur à 1870 ; mais géologiquement et géographiquement ce territoire se rattache à la Lorraine. Il convient d'ajouter qu'historiquement et économiquement il en fait partie.

Historiquement, car très rudimentairement exploité dès la fin du XV^e siècle, ce n'est que pendant la période de 1807 à 1815 qu'il fut réellement mis en état de productivité par la France, c'est bien à l'effort français qu'est dû le développement de sa production.

En ce qui concerne la question économique, la plus grave, l'Alsace et la Lorraine métallurgiques sont de grosses consommatrices de charbon de la Sarre et elles apporteraient une augmentation fâcheuse à notre déficit houiller si elles nous revenaient sans les mines indispensables à leur consommation.

Le bassin de la Sarre est très riche en houille, on y a reconnu environ 85 couches exploitables avec 90 mètres de charbon (1).

Près de Sarrebrück, l'épaisseur de la formation houillère atteint 3.200 mètres. On y distingue plusieurs groupes de couches :

1° Le groupe des houilles grasses à 36 % de matières volatiles dont fait partie le plus important faisceau du bassin, celui de Sulzbach. Ces houilles sont affectées à la métallurgie et à la production du gaz ;

2° Le groupe des houilles flambantes à 40 % de matières volatiles ;

(1) Voir le remarquable rapport de M. Robert Muller à l'Association nationale d'expansion économique.

3° Le groupe des houilles maigres à 38 % de matières volatiles.

En 1916, une estimation a été faite des réserves houillères dans le domaine fiscal prussien (c'est-à-dire dans les mines exploitées par l'Etat) ; l'administration admet qu'il y existe une réserve de 5.631 millions de tonnes, ce qui assurerait aux mines fiscales de la Sarre — sur la base de leur extraction annuelle — une existence de cinq siècles.

La production de l'ensemble des houillères de la Sarre — Prusse, Palatinat et Alsace-Lorraine — s'est élevée, en 1913, à 17.846.000 tonnes. Ce chiffre impressionnant ne signifie pas cependant que la France, si elle s'annexe ces mines, verra son déficit houiller — qui se monte à 22 millions — réduit des trois quarts.

Voyons, en effet, comment s'est écoulé ce tonnage :

Consommation de la mine, déchets et livraisons gratuites : 1.925.000 tonnes ; charbon transformé en coke consommé dans la région : 3.292.000 tonnes ; consommation de charbon par la métallurgie locale : 910.000 tonnes pour la partie allemande et 250.000 tonnes pour la partie lorraine ; expédition à des consommateurs autres que des métallurgistes : 1.469.000 tonnes dont 889.000 en Alsace, 450.000 en Lorraine et 130.000 dans la Sarre.

En résumé, la consommation propre des mines et de l'Alsace-Lorraine absorbe environ 8 millions de tonnes, laissant 9 à 10 millions disponibles. Or, sur ce total, la France et autres puissances alliées importaient 2.788.000 tonnes, la Prusse et l'Allemagne du sud se partageaient 7 millions de tonnes.

Si la Sarre redevient française, se sont ces 7 millions de tonnes qui constitueraient la quantité dont pourraient bénéficier la France et ses alliés.

C'est au point de vue économique que la Sarre présenterait les plus importants avantages par son incorporation dans les limites de la France, nation déficitaire en charbon.

De plus, ce riche bassin houiller est situé à proximité des grands consommateurs de combustibles dans nos régions de l'Est, lesquelles sont éloignées des centres de l'importation du charbon britannique.

N'oublions pas non plus que les mines de la Sarre ont le rare avantage d'être voisines des précieux minerais d'Alsace-Lorraine. Ces minerais étaient traités dans les usines de dénaturation de la Sarre. Il est de la plus haute importance que ces usines nous appartiennent.

Si elles nous manquaient, le minerai alsacien-lorrain devrait ou être traité dans les usines allemandes, ou il exigerait l'érection d'usines de dénaturation en territoire français.

L'alimentation de ces usines constituerait une aggravation des difficultés que nous éprouvons à résoudre le problème du charbon.

Quels sont les usages du charbon de la Sarre ?

Les charbons de la Sarre sont médiocres pour la production du coke. Cependant la proportion du coke produit est

forte, mais elle n'est motivée que par la proximité de son utilisation.

En revanche, la houille de la Sarre est excellente pour les gazogènes, les foyers domestiques et les chaudières de locomotives.

En 1913, les statistiques de la répartition par catégories d'emploi donnèrent les résultats suivants : métallurgie (coke compris), 31 % ; consommation domestique et détail, 25 % ; fabrication du gaz, 12 % ; industries diverses, 11 % ; consommation de la mine, 11 % ; transports, 10 %.

On s'est demandé si le caractère fiscal de la majorité des houillères de la Sarre — c'est-à-dire leur exploitation par l'Etat — devrait être maintenu par notre gouvernement au cas où la Sarre redeviendrait française. A cette question, des personnalités qualifiées répondent par l'affirmative, l'Etat remplaçant plus facilement l'Etat.

A l'appui de cette assertion, on soulève la question des précautions qu'il y aurait lieu de prendre en ce qui concerne les exploitations privées. Par exemple, il serait indispensable de prendre des mesures pour enlever aux Allemands tout contrôle sur ces organisations industrielles et notamment d'éviter qu'ils acquièrent des actions. Ceci est un point capital.

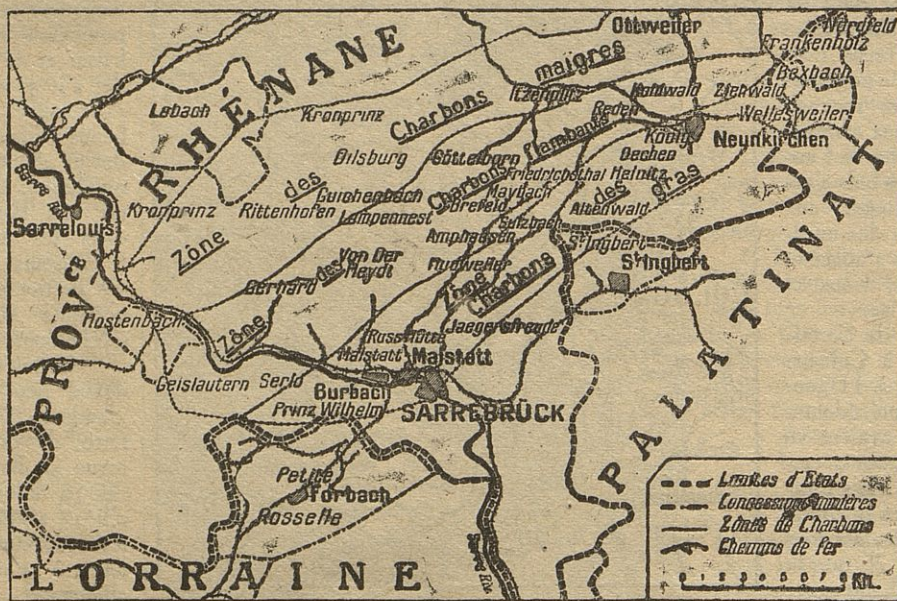
Nos alliés britanniques viennent de nous donner un exemple dans cet ordre d'idées ; nous voyons, en effet, que dans la constitution d'une récente et très puissante organisation métallurgique : la *British Metal Corporation*, les actionnaires étrangers sont exclus dans une mesure qui minorise suffisamment leurs intérêts pour leur enlever toute influence sur la direction et, par suite, tout contrôle sur les opérations industrielles de la compagnie.

Concluons en rappelant que l'exploitation allemande des mines de la Sarre a été souvent jugée comme inférieure à ce qu'elle aurait pu être.

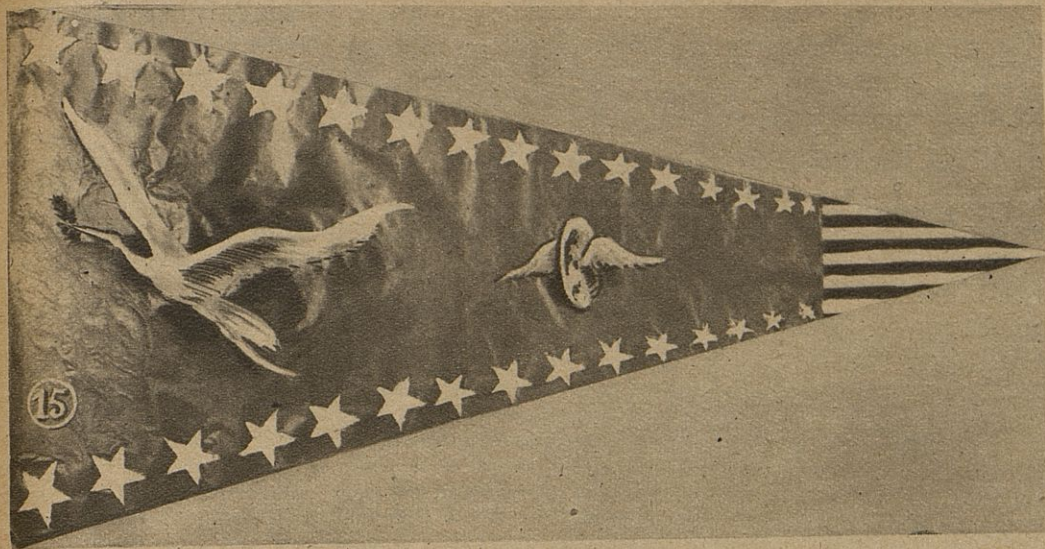
Ce fait est exact en ce qui concerne la main-d'œuvre employée, elle eût pu être plus considérable. Mais les Allemands se refusaient à l'emploi d'étrangers dans le but d'éloigner d'un territoire qu'ils avaient intérêt à maintenir dans le calme, des éléments agitateurs.

Si, à l'heure de la restitution des provinces annexées en 1870, il apparaît juste de la compléter en y ajoutant la restitution de la Sarre annexée en 1815, cette mesure de justice n'en sera que plus conforme à la logique puisque, de cette façon, l'Alsace et la Lorraine nous seraient rendues avec les mines indispensables au maintien de leur vitalité industrielle.

M. DE MONLAUR.



LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"



Nous avions indiqué que les adhésions aux fanions du *Pays de France* ne seraient reçues que jusqu'au 20 novembre inclus ; mais depuis il nous est arrivé un si grand nombre d'adhésions nouvelles que nous avons décidé de les accueillir toutes ; nous donnons à la page des annonces quelques-unes de nos nouvelles collaboratrices.

Donc nous recevons les adhésions qui nous sont encore envoyées, mais sous l'unique condition que les fanions nous parviennent exécutés avant le 5 janvier prochain. Nous pensons que ce délai est largement suffisant pour permettre aux adhérentes de la dernière heure de broder, peindre, pyrograver les fanions qui seront offerts aux escadrilles américaines.

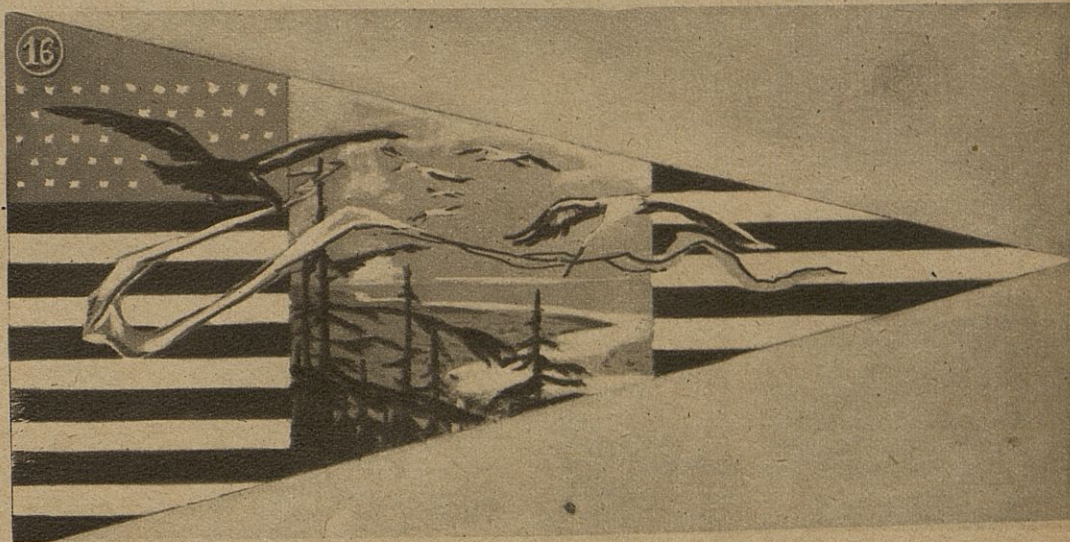
Aussitôt après la réception de tous les fanions nous organiserons une exposition

dans une Galerie Artistique, et les membres du Jury, spécialement formé à cette intention, examineront les fanions et décerneront des prix à ceux qui seront le plus brillamment réussis.

Ensuite, dès que possible, nous organiserons une grande fête au cours de laquelle les fanions des femmes françaises seront remis aux aviateurs américains.

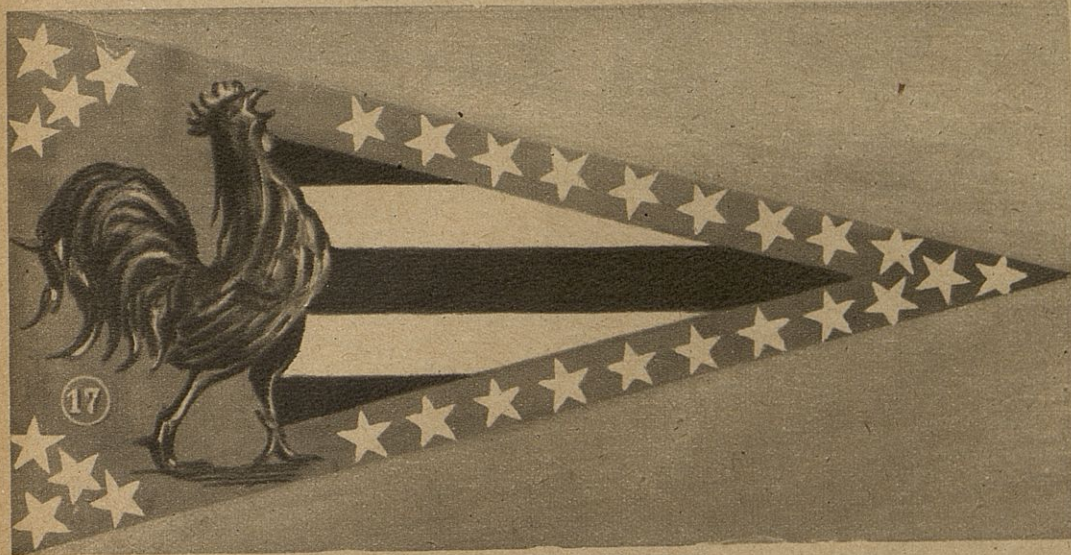
D'ici là, adhérentes si aimablement empressées, à l'œuvre, à l'œuvre pour les escadrilles américaines dont les aviateurs parlent déjà des fanions des femmes françaises. Quelques-uns d'entre eux ont, en effet, eu l'aimable idée de les considérer comme un porte-bonheur, notre appel aux femmes françaises ayant été lancé le 24 octobre et la paix victorieuse signée le 11 novembre.

CLAUDE ORCEL.



N° 15. M. Henri Picard, mutilé de guerre, nous adresse cette heureuse composition : Fond bleu de France, étoiles argent encadrant le fanion. Dans l'angle droit rayures rouges et blanches. Cigogne brodée au passé, blanc-gris, bout des ailes noir, bec jaune portant une branche de laurier symbole de la reconnaissance de l'Alsace-Lorraine à l'Amérique. Une roue ailée figuré l'aviation.

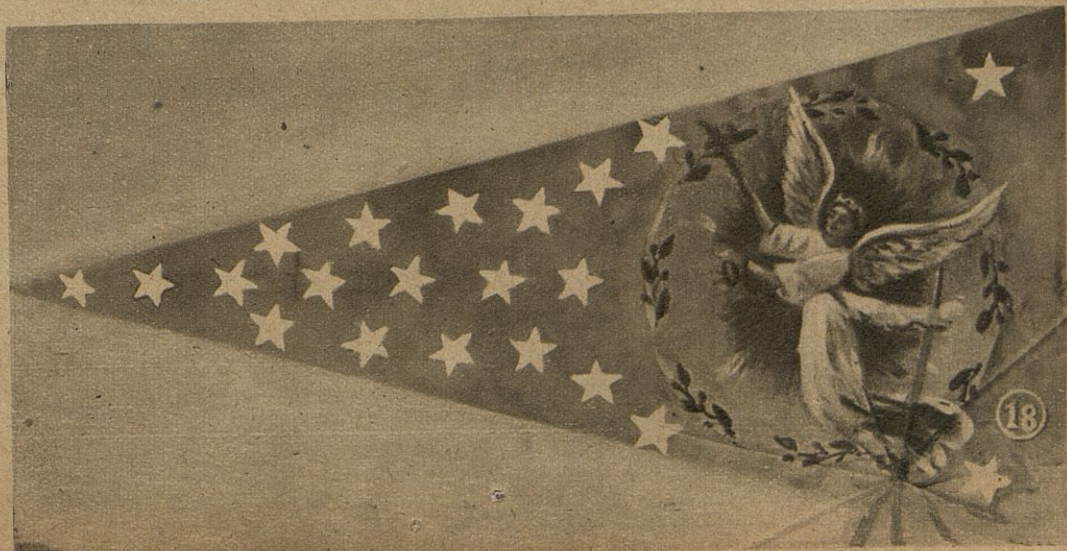
N° 16, de M. Pidot, l'illustrateur bien connu : Bandes de soie blanche et rouge cousues à droite et à gauche. Sur drapeau étoilé américain, l'aigle, ton bronze, tient dans son bec un étroit ruban tricolore que rattrape à son extrémité la cigogne d'Alsace, blanche au bout des ailes noir, bec jaune foncé. Le ruban tricolore court sur un paysage brodé au passé sur fond de soie vert-clair formant le ciel et l'eau, terre brodée gris-violacé, sapins noir brillant.



Un étroit galon vieil or formé bordure sur tous les côtés du fanion.

N° 17. M^{me} Marcelle Coustillas, élève aux Beaux-Arts de Bordeaux, présente le coq gaulois, entièrement jaune, se profilant sur un fond gros bleu semé d'étoiles d'argent. A droite, rayures rouges et blanches, bordure, sur fond bleu, d'étoiles blanches.

N° 18. M^{me} Michaud-Comte, sociétaire des Artistes peintres et sculpteurs, apporte une idée nouvelle : Sur fond bleu de nuit, un semis d'étoiles or pâli ; un morceau de soie jaune paille réappliqué, avec semis de branches d'olivier vert-blanc ; au centre, broderie au passé, ocre. Sur ce morceau réappliqué se détache la Liberté drapée dans le drapeau tricolore, ailée d'argent et offrant à l'Amérique un rameau de laurier et deux couronnes d'olivier.



QUATRE MOIS DE CAMPAGNE

(18 JUILLET - 11 NOVEMBRE 1918)

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Brevet d'Etat-Major.

LA BATAILLE DE FRANCE

Au 18 juillet 1918, les armées allemandes avaient réalisé leur plus grande avance sur le sol de notre pays.

Quatre offensives successives les avaient portées à 70 kilomètres de la capitale qui commençait à être encerclée ; la cinquième offensive venait de se déclencher le 15 juillet, lendemain de notre fête nationale. Le moment était vraiment angoissant ; nous venions de passer des jours douloureux et tristes ; qu'allait nous apporter demain ?...

Dans le camp ennemi, les projets étaient multiples, le plan de campagne énorme, l'Allemand voyait grand... Attaquer de Château-Thierry à Reims, à la forêt d'Argonne ; traverser la Marne, entourer le saillant de Reims, pénétrer en avalanche en Champagne, s'avancer jusqu'à Bar-le-Duc, isoler la forteresse de Verdun, se réunir aux troupes de Saint-Mihiel, et alors entreprendre une marche concentrique sur Paris par les deux rives de la Marne... Telle semble avoir été la conception du grand état-major allemand.

Les difficultés qui pouvaient surgir pour arrêter l'application de cette manœuvre, l'ennemi n'en tenait point compte ; il faisait table rase des probabilités allant à l'encontre de ses conceptions. Il venait de remporter victoires sur victoires durant quatre mois, sa superbe n'avait pas de bornes ; il allait retomber dans les fautes commises en septembre 1914 ; il marchait au-devant de l'échec.

Du côté des alliés un silence recueilli et une constance à toute épreuve prélaient à la reprise de l'offensive. Il est à retenir que c'est au milieu des retraites, des abandons de terrain, durant les journées grises, que s'élabora le plan de la contre-offensive ; c'est un titre de gloire de plus pour le grand chef qui a su concevoir et appliquer les projets de la reprise des opérations ; il a attendu le moment, l'heure, en prévoyant les fautes que l'ennemi devait commettre ; il a alors agi et, ayant préparé son attaque, il l'a lancée avec sûreté ; la fortune ne devait pas lui être infidèle ; pour capricieuse qu'elle se montre souvent, elle aime celui qui la force à se soumettre et se donne à l'audacieux qui a su la dominer.

Dans les massifs boisés de Compiègne, de Villers-Cotterets, le général Foch, généralissime des armées alliées, avait rassemblé ses réserves ; deux armées organisées et prêtes à agir dans le flanc de l'attaque. Pour réussir il fallait que le front ennemi fût contenu ; alors la contre-offensive agirait efficacement et produirait l'événement dans la bataille.

Si le plan d'attaque, magistralement conçu et préparé, devait donner les résultats attendus, il fallait, d'autre part, que les exécutants, les chefs d'armées remplissent exactement le rôle assigné à leurs unités ; à cette heure critique chacun fut à la hauteur de la situation. Les généraux d'armées répondirent à l'attente du généralissime ; la victoire allait enfin sourire devant une constance et un courage sublimes déployés par toute l'armée, des chefs aux soldats.

Sur le front attaqué par l'ennemi, trois armées lui firent face : l'armée de Mitry, sur la Marne ; l'armée Berthelot, de la Marne à Reims ; l'armée Gouraud, en Champagne. Ces trois armées reçurent le choc du 15 juillet, du 16 et du 17. A cette date l'ennemi n'avait pu progresser sauf sur la Marne ; il s'était émoussé dans ses attaques, il était contenu de front. L'instant était arrivé où la contre-offensive devait être lancée ; elle le fut le 18 juillet par les armées Mangin et Degoutte qui attaquèrent sur le front Soissons-Château-Thierry.

Quand un événement de l'importance de celui du 18 juillet réussit, et il ne peut que réussir lorsqu'il a été conçu et mené avec une pareille maîtrise, les résultats sont immédiats et grandissent rapidement.

L'armée Boehm, attaquée de flanc, est enfoncée ; son recul est obligatoire, ses communications menacées ; elle est obligée d'abandonner son attaque de front et bat en retraite sur la rive droite de la Marne. Dès lors,

elle va avoir à lutter de face et des deux côtés ; elle ne pourra se maintenir dans ses positions. Le 26 juillet, elle est déjà sur la ligne Villemonaire, Hartennes, Oulchy, Courmont, Passy, Cuchery ; le 1^{er} août, son pivot de droite, Soissons, tombe ; la VII^e armée allemande doit abandonner tout le Tardenois ; elle est rejetée sur la Vesle en attendant d'être poussée sur l'Aisne.

Ainsi, en quatorze jours, du 18 juillet au 3 août, les armées françaises avaient reconquis tout le terrain gagné par l'ennemi au nord de la Marne ; la poche allemande avait été supprimée.

Cette seconde victoire de la Marne apportait au généralissime son bâton de maréchal ; le général Foch était élevé à la dignité de maréchal de France, juste récompense méritée par ce grand soldat qui allait rendre à sa patrie et son sol envahi et sa gloire un instant obscurcie.

Le maréchal, au lendemain des jours de tristesse, au 27 mars dernier, avait prononcé une parole profonde. Aux anxieux qui le questionnaient sur la situation angoissante du moment, il leur disait : « La ruée boche est arrêtée, le flot est venu s'étaler sur la grève ; maintenant nous allons faire mieux. »

Et il tint parole !... Il ne devait plus lâcher l'ennemi.

Le 8 août, alors que tous les yeux étaient encore tournés vers l'Aisne, théâtre des combats que se livraient les deux armées, une offensive à l'est d'Amiens, sur les deux rives de la Somme, est déclenchée ; elle est menée par le maréchal Haig qui dispose de deux armées : l'une anglaise, l'armée Rawlinson, au nord ; l'autre française, l'armée Debeney, au sud. Au premier choc, ces armées font un bond énorme en avant ; sur un front de 35 kilomètres elles gagnent 10 kilomètres de profondeur. Le 8, le 9 et le 10, l'action continue, le saillant de Montdidier est évacué par l'ennemi qui déjà est refoulé sur la ligne Vauvillers-Rozières-Erches ; mais alors un événement insoupçonné se présente : une nouvelle armée française, la 3^e armée, général Humbert, entre en ligne au sud et prolonge la ligne de bataille ; le front s'étend donc de l'Ancre à l'Oise, soit près de 60 kilomètres ; dès ce moment les combats sont menés sur la ligne Chaulnes-Roye-Lassigny. Mais le maréchal a décidé d'ébranler toute la ligne ennemie et de rejeter les armées allemandes sur leur position dite de sûreté :

« ligne Hindenburg » qu'elles croient inviolable !

Au 20 août, aux deux extrémités du grand champ de bataille, entrent de nouveau en ligne deux armées nouvelles.

Au nord, la 3^e armée britannique, général Byng, attaque sur l'Ancre en direction de Bapaume ; au sud, la 10^e armée française, général Mangin, prononce son offensive au nord de l'Aisne, facilitant grandement à l'armée Humbert son avance dans le massif de Thiescourt.

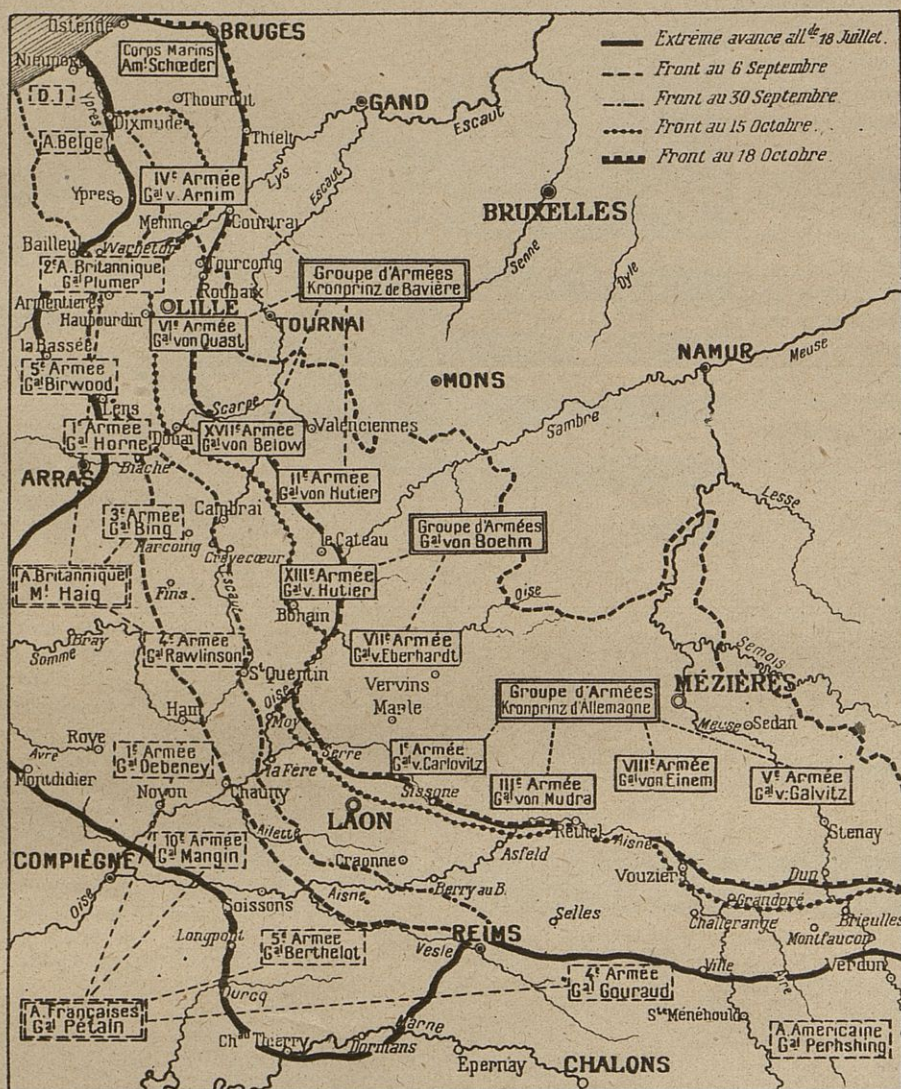
La marche des cinq armées alliées n'est plus, dès lors, qu'une marche de victoires en victoires. Les récupérations du sol meurtri vont commencer ; elles se compteront tous les jours.

Le 21 août, on occupe Lassigny ; le 27, Roye et Chaulnes ; le 29, on entre à Noyon.

Mais déjà le mouvement d'attaque prend de plus en plus de l'ampleur. C'est la 1^{re} armée britannique, général Horne, qui entre en ligne également à l'est d'Arras, sur la Scarpe, le Cojeul, la Sensée ; elle s'attaque directement à la barrière Drocourt-Quéant, barrage en avant de Cambrai.

Le 1^{er} septembre, le front des alliés passe par Biaches, Haucourt, Noreuil, Rancourt, Péronne, la Somme, Noyon, l'Oise, l'Ailette, l'Aisne et la Vesle.

C'est toute la ligne embrassée, la ligne allemande qu'on attaque sur près de 250 kilomètres de front. Six armées alliées sont engagées, trois britanniques au nord, trois françaises au sud. L'ennemi est tenu à la gorge ; on ne le lâchera plus. Tout le mois de septembre un million



d'hommes marche à l'assaut des positions allemandes et force l'ennemi à reculer constamment, lui faisant subir des pertes très lourdes et lui prenant un nombre très élevé de prisonniers valides, indice sûr que cet ennemi commence à faiblir.

La ligne Hindenburg est abordée en septembre ; l'ennemi a une confiance complète dans sa résistance ; elle a été tellement aménagée durant quatre ans avec art et habileté !...

Au 30 septembre, les alliés sont au pied même de cette ligne de résistance ; elle a déjà été brisée au nord par l'armée Horne qui se trouve aux portes de Cambrai et qui entrera dans la ville le 8 octobre ; d'autre part, l'armée Debeney occupait Saint-Quentin le 1^{er} octobre.

Sur tout son front l'ennemi, vigoureusement serré, résistait de toutes ses forces ; la pression continue et constante des alliés s'exerçait sans relâche d'Arras à Reims, et c'est à ce moment qu'une nouvelle offensive dirigée par le généralissime maréchal Foch vint à se produire. C'est sur les deux extrémités, aux deux ailes du grand front de bataille, que les armées alliées s'élancent et entrent dans la tourmente.

Au 12 septembre, un coup de main exécuté par l'armée américaine en Woëvre nous avait rendu le saillant de Saint-Mihiel, occupé depuis quatre ans par l'ennemi. Libérée de cette inquiétude sur son flanc droit, l'armée américaine autonome, en Argonne, allait entrer en action.

Le 26 septembre, sur tout le front de Reims à la Meuse, l'attaque des alliés se produit. A l'ouest, la 4^e armée, général Gouraud, attaque en Champagne en direction de Vouziers-Rethel ; à l'est, l'armée Pershing marche entre Aisne et Meuse en direction de Montfaucou.

Cette nouvelle offensive des alliés mettait l'ennemi dans le plus grand péril ; c'était la menace directe sur la Meuse, sur Mézières, avec la conséquence, au fur et à mesure de l'avance des alliés, de voir les communications de l'ennemi coupées et sa retraite se tourner en désastre.

Le 26, les armées d'attaque enlèvent la ligne allemande ; le 27, elles sont sur la Dormoise et la ligne de Montfaucou ; le 28, elles l'ont dépassée et, le 30 septembre, leur front se trace d'Aubérive, sur la Suippe, à Marvaux, Challerange, Apremont, Cierges, Briulles.

Mais, au nord, dans les Flandres, l'armée belge et la 2^e armée britannique, général Plumer, sont entrées en action le 28 septembre. Le 29, la forêt d'Houthulst était enlevée ; les crêtes de Passchendaele, Beclaele, si longtemps disputées, étaient occupées par les alliés ; l'armée Plumer marchait sur la Lys, dégageait complètement Ypres, tandis que l'armée belge était aux portes de Roulers.

Armentières, sur la Lys, était de nouveau réoccupée ; la menace directe au nord de Lille, en direction de l'Escaut, s'affirmait nettement.

A cette époque, le butin ramassé par les alliés dépasse toutes les espérances. Un avis officiel faisait connaître, quelques jours plus tard, que du 18 juillet, date de l'offensive, au 30 septembre, les alliés avaient pris 248.494 hommes prisonniers dont 5.118 officiers, 3.669 canons, 23.000 mitrailleuses et minenwerfer.

Quel affaiblissement dans la force combattive de ces armées si puissantes qui, soixante-douze jours avant, menaçaient Paris, capitale de la France !

Cependant la bataille s'intensifie encore des rives de la mer du Nord à la Meuse. Le maréchal ne veut pas laisser un instant de repos à l'ennemi qui, sur tout son front, accuse une faiblesse persistante. Il applique les grands principes de guerre du maître, l'empereur Napoléon, qu'il a enseignés dans la grande école de guerre.

Au 10 octobre, la pression continue des armées du groupe du sud produit son effet ; l'ennemi lâche pied en Champagne. Mangin s'avance dans le massif de Saint-Gobain, Gouraud s'empare de Vouziers.

Le 12 octobre, Vouziers est occupé ; le 13, c'est Laon qui est délivré ; La Fère a dû être évacuée à la même date par l'ennemi. Notre ligne s'étend de la Serre à la Meuse. Nous bordons tout le cours de l'Aisne.

Si la menace au sud du front allemand prenait un grand développement, celle qui se dessinait au nord s'accroissait encore.

Le 14 octobre, les armées du groupe du nord (belge-française-britannique) reentraient en action. L'armée belge entame la bataille en direction de Thourout ; elle occupera la ville le 16. Le 17, elle progressera et entrera à Ostende et Bruges. L'armée française a dépassé Roulers ; la 2^e armée britannique est sur les bords de la Lys qu'elle franchit à Ménin, Warwick ; elle prononce son action au nord de Lille. La grande cité française entend le canon des alliés qui, le 15, sont à Haubourdin. Le 17, la 5^e armée britannique, général Birdwood, fait son apparition au sud de Lille. La ville est alors évacuée par l'ennemi ; les Britanniques y pénètrent et occupent également Roubaix et Tourcoing le 18 octobre. Dès lors la grande bataille de France a atteint son développement. Tandis qu'au

sud, l'ennemi pressé est rejeté sur la Meuse et sur la ligne des Ardennes, au centre la poussée générale des alliés le refoule vers la Sambre.

Les armées britanniques ont entamé, le 20 octobre, leur marche à l'est de l'Escaut, sur l'Ecaillon, sur la Thonelle ; elles approchent de Valenciennes qui tombera le 2 novembre ; la forêt Mormal est abordée. Les Britanniques occupent, le 10 et le 8 novembre, Mons et Maubeuge.

Au sud, les armées françaises ont coopéré au grand mouvement. L'armée Debeney est sur le canal de l'Oise et l'Oise. Le 20 octobre, elle pénètre dans la trouée entre Oise et Sambre. Plus au sud, l'armée Mangin a dépassé la Serre ; l'armée Guillaumat débouche de Montcornet sur Rozoy, enfin le groupe franco-américain (armée Gouraud, armée Pershing) ayant franchi les obstacles entre Aisne et Meuse s'avance sur le canal des Ardennes en direction de Mézières.

L'armée américaine est, le 4 novembre, à Beaumont ; le 6, devant Sedan. L'armée Gouraud, à la même date, vient border la Meuse jusqu'à Mézières. L'armée Guillaumat est sur la Sormonne le 8 novembre, la division italienne pointant et occupant Rocroy le 10. L'armée Mangin a atteint la trouée de Chimay.

Ainsi, sur le front de la mer du Nord à la Meuse, la grande manœuvre napoléonienne s'est développée, acculant enfin l'ennemi aux défilés boisés des forêts des Ardennes. L'ennemi, partout contenu, est pressé de front ; il est menacé d'être tourné et encerclé par les ailes.

On se plaît à dire que la victoire est la résultante des combinaisons heureuses du vainqueur et des fautes du vaincu ; or, dans le camp des alliés, que d'heureuses combinaisons, que de plans savamment mûris, que d'impeccables mouvements et, dans la pratique, que d'admirables opérations, régulières et coordonnées !...

Jadis, on s'extasiait sur la manœuvre allemande qu'on citait comme modèle aux officiers de l'Ecole supérieure de guerre ; que d'exemples on aura pour la génération future qui passera par la grande école lorsqu'elle étudiera la manœuvre française dans la bataille de France en l'an 1918 !

Et dans le camp ennemi, cherchons les fautes :

La première, la capitale, est due à la mentalité même de l'ennemi. Il a été grisé par ses succès ; la victoire doit toujours lui arriver ; il l'attend de toutes les opérations entreprises par lui ! Il néglige ou veut négliger les facteurs qui pourraient entraver la victoire qu'il escompte !

Au début, il a dédaigné l'armée anglaise ; il n'y croyait pas ; cette dernière a en ligne deux millions d'hommes et des réserves en 1918 !...

L'Amérique entraînait en guerre ; il n'y croyait pas ; le secours serait trop tardif ; l'armée était inexistante, en tout ce trop éloignée. Au 1^{er} novembre 1918, l'Amérique aura en ligne, sur le territoire de France, un million cinq cent mille combattants !

La France devait être épuisée en 1918 ; elle n'avait plus de réserves ; le peuple de France était mûr pour une révolution, il suffisait de marcher sur Paris ! Au 18 juillet 1918 ce sont les armées françaises qui ouvrent l'offensive et, dès lors, l'ennemi battu tous les jours.

La seconde faute, très grave celle-là, c'est de s'être attardé dans le suc-

cès sur le front oriental. En décembre 1917, la paix signée avec la Russie, l'ennemi devait revenir en hâte sur le front occidental pour chercher de suite la solution. Le facteur « temps », qui était tout pour lui au début de 1914, il semble l'avoir oublié. Lors des offensives de printemps, quelle pause entre chacune ! L'ennemi ne pensait donc pas que l'adversaire pouvait se reprendre !

Enfin, comme pour la première bataille de la Marne, la situation des armées ennemies vient à l'encontre même du but recherché. Les armées allemandes ont une position centrale ; elles détiennent les lignes intérieures qui facilitent le transport rapide de leurs troupes sur le point d'attaque choisi ; les alliés subissent les surprises de l'attaque, mais dès que ces derniers, ayant enfin obtenu le nombre, passeront à l'offensive, les rôles seront changés. Les armées alliées, supérieures en effectifs, attaqueront sur un front enveloppant. Il suffit de regarder une carte des emplacements des armées combattantes pour se rendre compte de l'avantage incontestable qu'ont les armées alliées qui tiennent l'ennemi serré, enveloppé, du nord au sud ; la retraite peut se changer en désastre ; qu'une avance rapide sur l'Escaut ou sur la Meuse se produise, c'est le péril immédiat pour toutes les armées ennemies massées sur la terre de France.

Les quelques réflexions qui précèdent prouvent cependant combien est fragile la victoire militaire dans la bataille.

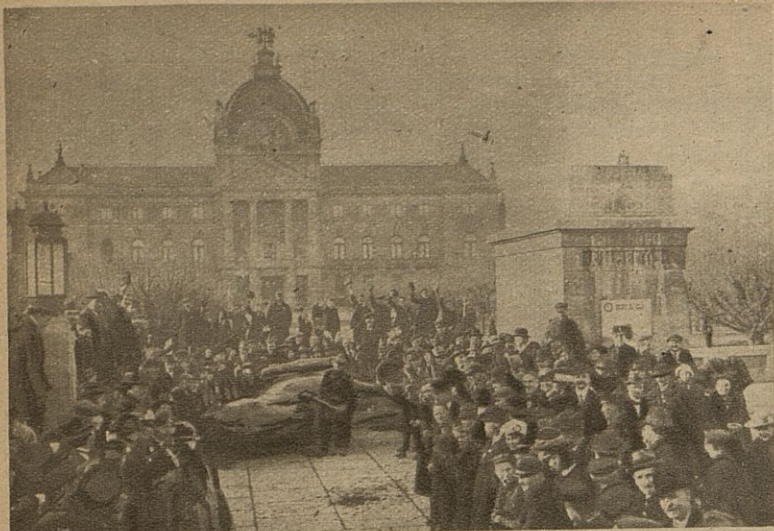
Si, au 15 juillet 1918, au moment de la dernière offensive allemande, on eût prédit au peuple allemand, plein d'orgueil et déjà réclamant sa victoire allemande, que trois mois après il demanderait lui-même la paix et subirait les conditions des alliés, quels cris il aurait proférés ?...

En trois mois le colosse a été terrassé ; il ne lui reste plus qu'à expier maintenant les crimes commis ; le châtimement est arrivé !



LE MARÉCHAL FOCH.

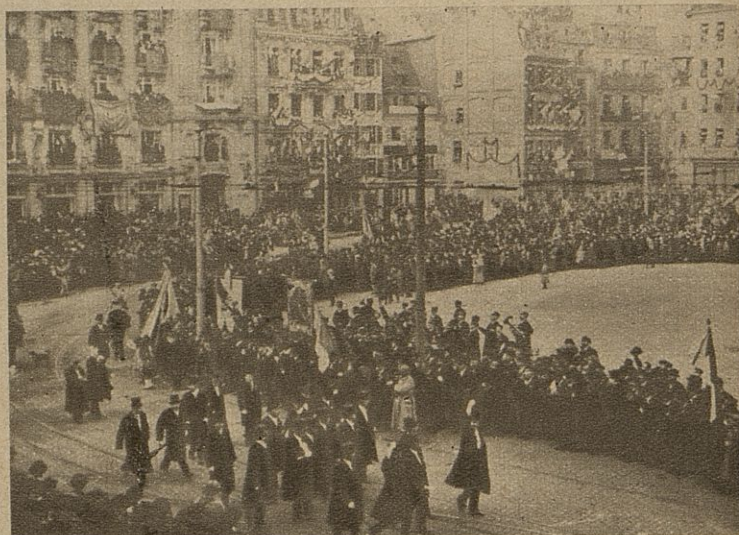
STRASBOURG ACCLAME LES SOLDATS DE FRANCE

LA STATUE DE GUILLAUME I^{er} RENVERSÉE PAR LES ÉTUDIANTS.

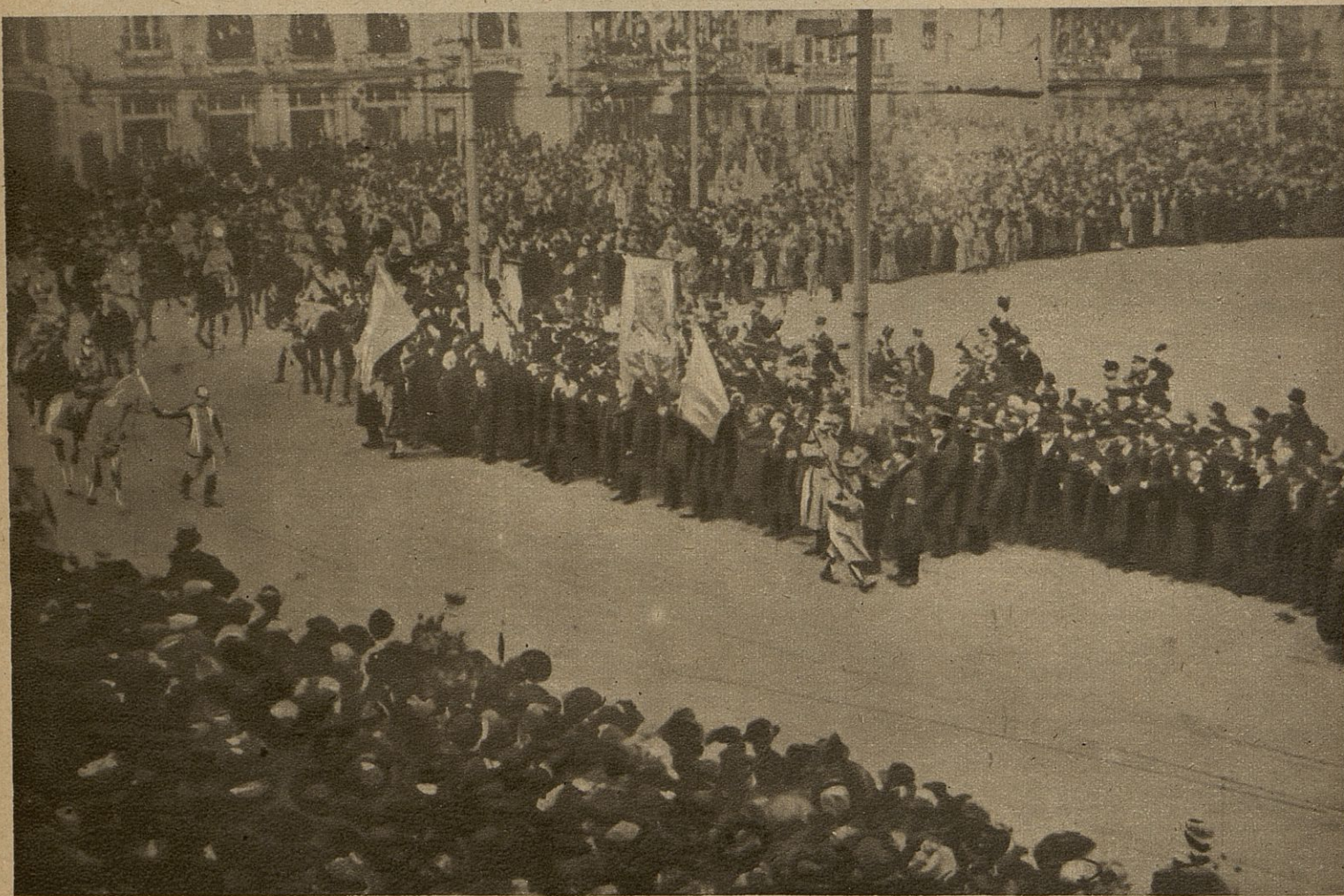
LA FOULE DEVANT LA STATUE DE KLÉBER.



LES ARTILLEURS ACCLAMÉS PAR LA POPULATION.



LA MUNICIPALITÉ DE STRASBOURG DANS LE CORTÈGE.



Ce sont les troupes de la glorieuse 4^e armée qui sont entrées les premières à Strasbourg, ayant à leur tête leur héroïque chef le général Gouraud, que l'on voit dans cette photographie sur son grand cheval blanc tenu en bride par un soldat. L'enthousiasme de la population était indescriptible ; sa joie d'être enfin délivrée des Boches méprisés et haïs, son amour pour la France éclataient dans un tumulte formidable d'acclamations, de vivats, de chants patriotiques.

PARIS ACCLAME LE ROI D'ANGLETERRE



La foule immense qui, malgré le mauvais temps, se pressait sur le parcours du cortège, avait compris le sens de la visite que le roi d'Angleterre et ses deux fils rendaient à Paris aussitôt après la signature de l'armistice : aussi leur a-t-elle fait un accueil enthousiaste. En haut de la page, l'arrivée du roi Georges V à la gare de la porte Dauphine : on voit le roi montant en voiture ; en bas, le cortège dans l'avenue du bois de Boulogne. Dans les médaillons : à gauche, le roi et M. Poincaré ; à droite, le prince de Galles saluant, le prince Albert et les généraux Lécourt et Dupargé.

ENTRÉE A BRUXELLES DES BELGES ET DES ALLIÉS



C'est en tenue de lieutenant-général, à la tête de son armée et de détachements des armées alliées que le roi Albert 1^{er} fit son entrée dans la ville délivrée. On remarquait qu'il ne portait que trois décorations : la Légion d'honneur de France, notre médaille militaire et notre Croix de guerre avec palme. Quelques heures plus tard il disait à la Chambre des députés : « Nous arrivons de l'Yser, mes soldats et moi, à travers les villes et les campagnes libérées... Le trône vous apporte le salut de l'armée. » Voici les troupes belges faisant leur entrée.

L'armée britannique était magnifiquement représentée dans ce superbe défilé. Les généraux Birdwood, Jacobs et Plumer, pour lequel les soldats ont un culte et qu'ils appellent, avec une familiarité respectueuse, « le vieux Plumer », marchaient à cheval à la tête des détachements. On admirait surtout les pittoresques Ecossais précédés de leurs « bagpipers ».



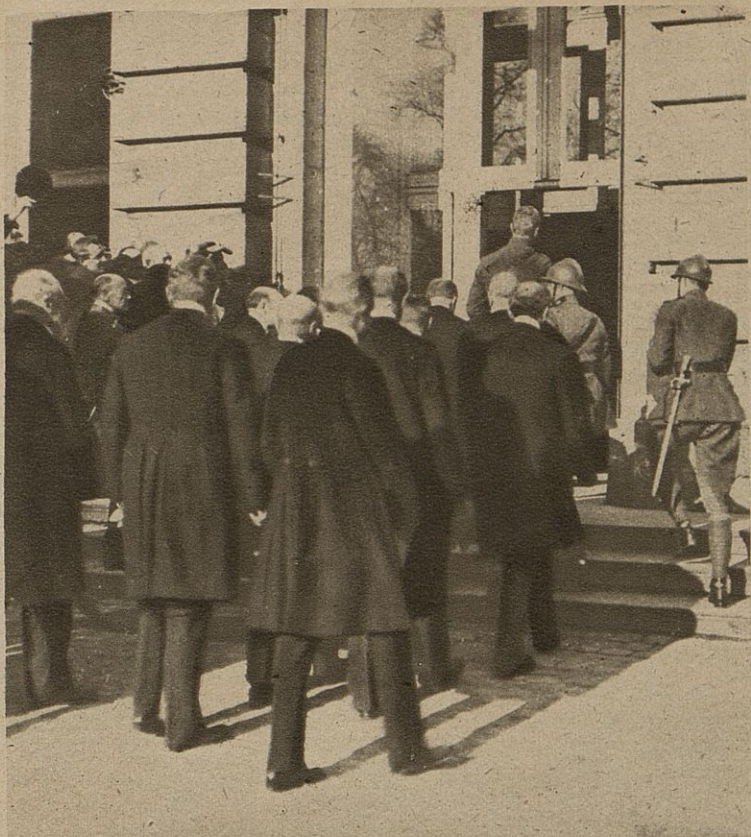
Les Américains étaient de la fête. Voici leur musique dont les accents, un peu étranges mais si émouvants, se mêlaient au roulement ininterrompu des vivats. Si, pour les Belges, leur entrée marquait un beau jour, elle marquait aussi une grande date pour eux, qui ont quitté leur patrie pour venir nous aider tous à combattre les oppresseurs du genre humain.

Au passage des détachements français l'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes. Tous les Belges, ceux même qui, pendant quatre ans, avaient gémis sous l'oppression allemande dans la capitale où l'ennemi s'efforçait de ne laisser parvenir aucune nouvelle, connaissaient la conduite héroïque des Français sur l'Yser et plus tard dans les Flandres pour la délivrance de la Belgique. Aussi, lorsque nos braves apparurent, le peuple, d'une voix formidable, entonna la « Marseillaise » dont les échos roulèrent longtemps sur la ville, avec le cri de « Vive la France ! »



« Gloire à vous ! dit le roi Albert dans un vibrant ordre du jour qu'il adressa, le 18 novembre, à l'armée belge. Je vous ai demandé beaucoup : toujours vous m'avez donné votre concours sans compter. La gratitude et l'admiration de la Nation vous sont acquises ! » Aux acclamations qui accueillirent leur entrée dans la capitale, nos braves camarades ont pu voir que le roi avait été l'interprète fidèle des sentiments du peuple entier à leur égard.

LA RENTRÉE DES SOUVERAINS BELGES A BRUXELLES



Le gouvernement belge a repris son siège à Bruxelles. Le roi, la reine et les princes ont été photographiés ici pendant qu'ils se rendaient à la séance de la Chambre des députés où le roi Albert I^{er} a prononcé un discours.



Les souverains ont recueilli de toutes parts les marques les plus touchantes du loyalisme et de l'affection de leurs sujets, auxquels rien ne fera oublier la bravoure du roi, la bonté et le dévouement de la reine.



La Belgique vient de vivre des journées inoubliables. Ses souverains et son armée ont fait triomphalement leur rentrée à Bruxelles le 22 novembre, salués par les ovations délirantes de tout un peuple dont les malheurs n'ont fait qu'exalter le patriotisme. Voici, le jour de cet fête, la famille royale se rendant à la Chambre des députés dont le roi devait rouvrir les séances. A droite du roi, le prince Charles. Le prince héritier Léopold venait derrière eux.

LA REDDITION DES SOUS-MARINS ALLEMANDS



Tous les sous-marins de l'Allemagne ainsi que les plus belles unités de sa flotte de guerre sont maintenant internés dans des ports britanniques. Voici, dans le médaillon, trois des premiers sous-marins rendus le 20 novembre à Harwich : ils ont encore leurs équipages boches. Au-dessus, le plus grand croiseur sous-marin allemand, photographié pour la première fois. Ici, l'équipage du « Queen-Elisabeth » rend les honneurs au roi Georges qui est sur le « Oak ».



ECHOS



COMBIEN Y A-T-IL DE POLONAIS ?

D'après un récent travail publié par la Société de Statistique britannique il y aurait de par le monde 26.000.000 de Polonais, dont 23 millions en Europe, presque tous, à un demi-million près, vivant dans l'une ou l'autre des parties de la Pologne. Pourtant les Polonais ne constituent même pas la moitié de la population habitant la Pologne : ils représentent 40 % de la population totale, sauf dans le « royaume de Pologne » où la proportion atteint 75 %.

Dans la Pologne prussienne, à Posen et en Silésie, les Polonais constituent la majorité. En Galicie occidentale ils sont en très grande majorité.

La cohésion nationale n'est toutefois pas parfaite, car sur les 23 millions de Polonais de Pologne, 6 millions sont juifs, c'est-à-dire appartiennent aussi à une autre nation. La Pologne paraît être le principal réservoir de juifs, puisqu'elle en contient 6 millions et que le nombre total des juifs dans le monde semble être un peu au-dessous de 12 millions.

LE DANGER DES USINES DE CHLORATES

Dans les usines où l'on fabrique ou manipule les chlorates les ouvriers revêtent pour leur travail des vêtements spéciaux qui sont lavés chaque jour pour empêcher l'accumulation de la poussière de chlorates.

La raison est que cette poussière, sous l'influence des frottements, s'enflamme facilement. Il faut donc l'empêcher de s'accumuler dans le vêtement. Pour plus de sûreté, un accident étant toujours possible, il y a dans les ateliers où la poussière est la plus abondante et où les risques sont le plus considérables, des cuves pleines d'eau à la disposition des ouvriers, des cuves où ils peuvent se jeter au cas où leur vêtement aurait pris feu.

En outre, dans les ateliers bien organisés, bon nombre de dispositifs ont été établis pour évacuer les poussières au dehors, pour diminuer la proportion de celles-ci dans l'atmosphère.

Les chlorates, et surtout le chlorate de soude, sont des corps qui prennent aisément feu par le simple frottement. Et les frottements sont aisés et fréquents par suite des mouvements divers des ouvriers.

LA DISCIPLINE CHEZ LES CHEVAUX

Un officier américain a raconté, il y a quelques années, un fait intéressant au sujet du sens de la discipline chez le cheval.

Pendant une insurrection de Peaux-Rouges un régiment de cavalerie alla camper dans une vallée pour mettre les insurgés à la raison. A la tombée de la nuit les chevaux furent mis au piquet sur une longue ligne en plein champ. La nuit se passa bien, mais au point du jour éclata un violent orage de pluie et de grêle qui creva sur toute la vallée.

Les chevaux, effrayés par le bruit et endoloris par la chute des grêlons, s'agitèrent, tirèrent sur les attaches, les brisèrent et s'enfuirent rapidement en gravissant les pentes de la vallée. La situation était critique pour les soldats américains, car les chevaux s'étaient sauvés vers le camp ennemi qui allait en bénéficier et une cavalerie démontée ne pouvait pas grand-chose contre une troupe d'Indiens bien montés. Sans chevaux, les Américains étaient à la merci de l'ennemi. Et quant à courir après les bêtes on n'y pouvait songer.

La situation fut sauvée par le commandant du détachement. Il fit sonner par les clairons la rentrée à l'écurie. Les chevaux entendirent l'appel familial qui d'ailleurs n'évoquait pas pour eux de souvenirs désagréables et ils se mirent aussitôt en devoir d'obéir. De divers côtés on les vit apparaître et docilement rentrer au campement. Sans doute on ne les punit pas de leur incartade et l'on se dispensa de les sermonner.



D'OÙ VIENT LE SUCRE ?

Il a été connu aux Indes de temps immémorial. Les Grecs le connurent : les commerçants le leur firent apprécier, mais payer si cher que seuls les riches pouvaient savourer le goût de la précieuse substance qui servait de médicament. Des Indes le sucre passa en Arabie où l'on en fabriqua un peu. Ce fut lors des Croisades que le sucre parvint en Europe.

Jusqu'au XVIII^e siècle, le sucre fut rare et très cher. C'était une friandise qu'on achetait chez l'apothicaire. Sous Louis XV encore, le peuple ne connaissait pas le sucre. Mais il avait le miel qui tenait lieu de sucre et dont il faisait usage de façon courante.

En 1913, la consommation du sucre était d'environ 16 kilos par tête en France. En Angleterre, elle était de 40 kilos. Ces chiffres sont moindres actuellement. Mais ils ont été bien inférieurs du temps de nos pères : ceux-ci, il y a quatre-vingts ans, n'en avaient que 2 kilos par tête annuellement. Ne nous plaignons donc pas trop des restrictions qu'il faut accepter provisoirement.

LA PRÉPARATION DE LA CHOUCRROUTE

C'est chose très facile de préparer la choucroute, dit M. G. Truffaut dans son livre sur les *Productions des légumes*. Et partout où l'on a du chou de trop pour les besoins du moment, il est aisé de préparer soi-même sa choucroute. On prend un tonneau à vin, on enlève un des fonds, on lave et on rince ensuite à l'eau bouillante.

Les choux sont débités en minces tranches au moyen d'un couperet, ou bien d'un couteau à levier pour couper le pain ; on jette du sel au fond du tonneau, on met dessus des choux découpés, en lit de 10 centimètres, puis on remet du sel et on continue de la sorte en faisant alterner les lits de sel et de chou. On tasse fortement, on finit par une couche de sel et on arrête l'opération avant d'arriver au sommet du tonneau. Sur la dernière couche de sel on met une toile propre et sur celle-ci on pose des planches surmontées d'un fort poids pour faire pression. Après quelques jours les feuilles de chou ont perdu leur eau, la masse s'affaisse, se réduit, descend sous une couche d'eau salée résultant de l'union de l'eau des choux avec le sel et la fermentation commence.

Une sorte de mousse se montre à la surface : on l'enlève et on remplace le liquide enlevé ainsi par de l'eau salée. Au bout de six semaines la fermentation est achevée et la choucroute est prête. Elle se consomme bien tout l'hiver à condition d'enlever les mousses, de remplacer l'eau salée et de mettre sur le tout un linge propre.

On fait de même un légume très apprécié en remplaçant le chou par du chou-rave ou du chou-navet : tous deux donnent une très bonne choucroute.

POUR PARFUMER LA POUDRE DE RIZ

Nous avons indiqué une recette pour préparer soi-même la poudre de riz. Une de nos lectrices nous avait demandé comment s'y prendre pour parfumer celle-ci. Voici qu'une autre abonnée nous fournit la réponse que nous publions au bénéfice des lecteurs et lectrices que la question intéresse.

Pour obtenir une poudre de riz parfumée il faut préparer ce qu'on appelle un corps de poudre que l'on parfume très fortement. Le moyen le plus pratique consiste à se servir d'essences. On prend une partie de poudre de riz que l'on humecte avec quelques gouttes de l'essence préférée, ce qui donne une masse peu compacte que l'on broie facilement, et il n'y a plus qu'à mélanger un peu de la poudre ainsi obtenue par broiement avec une boîte de poudre de riz non parfumée pour obtenir la poudre parfumée, toute prête à servir. Il faut bien mélanger les deux éléments.

L'UTILISATION DES GRAINES DE CAOUTCHOUC

Le manque de produits comestibles pour le bétail qui cause actuellement une grande inquiétude en France et en Angleterre appelle l'attention sur les possibilités d'utiliser les graines de caoutchouc dans la fabrication d'huiles et de tourteaux.

L'Institut Impérial de Londres a, par des expériences étendues, démontré que ces tourteaux peuvent être favorablement comparés à ceux des graines de lin.

Les régions où croît le caoutchouc, telles que la Péninsule malaise, Ceylan, Java, Sumatra et les Indes méridionales, fourniraient une énorme quantité de graines.

Les qualités nutritives du tourteau de graines de caoutchouc ont été clairement établies par les expériences faites ; quant à l'huile obtenue à la suite d'une de ces expériences et qui fut vendue 1.250 francs la tonne à une époque où la tonne d'huile de lin se vendait 1.500 francs, les experts estiment qu'elle peut être avantageusement employée pour la fabrication de peinture, de vernis, de savons et de linoléum.

COMBIEN Y A-T-IL DE MAISONS A PARIS ?

Moins qu'on ne croirait peut-être. Il y en a 80.639 d'après le recensement de 1913, un peu plus évidemment car il s'en est construit depuis. Ces 80.639 maisons abritaient 2.888.110 personnes. Elles étaient réparties sur une longueur de voies atteignant 1.009 kilomètres. La superficie totale de Paris est de 7.802 hectares. Le plus petit arrondissement est le 2^e avec 97 h. 50 ; le plus étendu est le 15^e avec 721 hectares.

RECORD DE MATERNITÉ

On a cité dans la presse lyonnaise, en 1916, un cas intéressant : celui d'une femme qui, à 43 ans, avait eu 26 enfants. Le ménage est ardéchois, fixé à Lyon depuis quinze ans environ. C'est vraiment un bel exemple qu'une maternité aussi soutenue.

Mais il y a une ombre au tableau : c'est que sur vingt-six enfants il n'en reste que six vivants. Tous les autres ont trépassé : c'est beaucoup trop.

Cette mortalité infantile est excessive et il est évident, de façon générale, qu'il meurt trop d'enfants en France, même en temps parfaitement normal.

Il y a beaucoup trop de maisons insalubres, beaucoup trop de parents incompetents et négligents, beaucoup trop de cas de maladies d'enfants qui ne sont pas reconnues et traitées à temps. Que de cas aussi où l'alimentation des enfants est défectueuse en qualité et en quantité insuffisante.

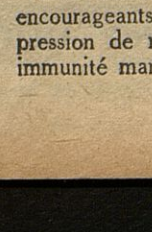
LA CULTURE DES POMMES DE TERRE

Nos alliés britanniques sont préoccupés des progrès que fait chez eux une maladie de la pomme de terre. Celle-ci porte le nom de gale noire ou de maladie verruqueuse. Une bonne description en a été donnée dans le tome IV des *Annales du Service des Epiphyties*.

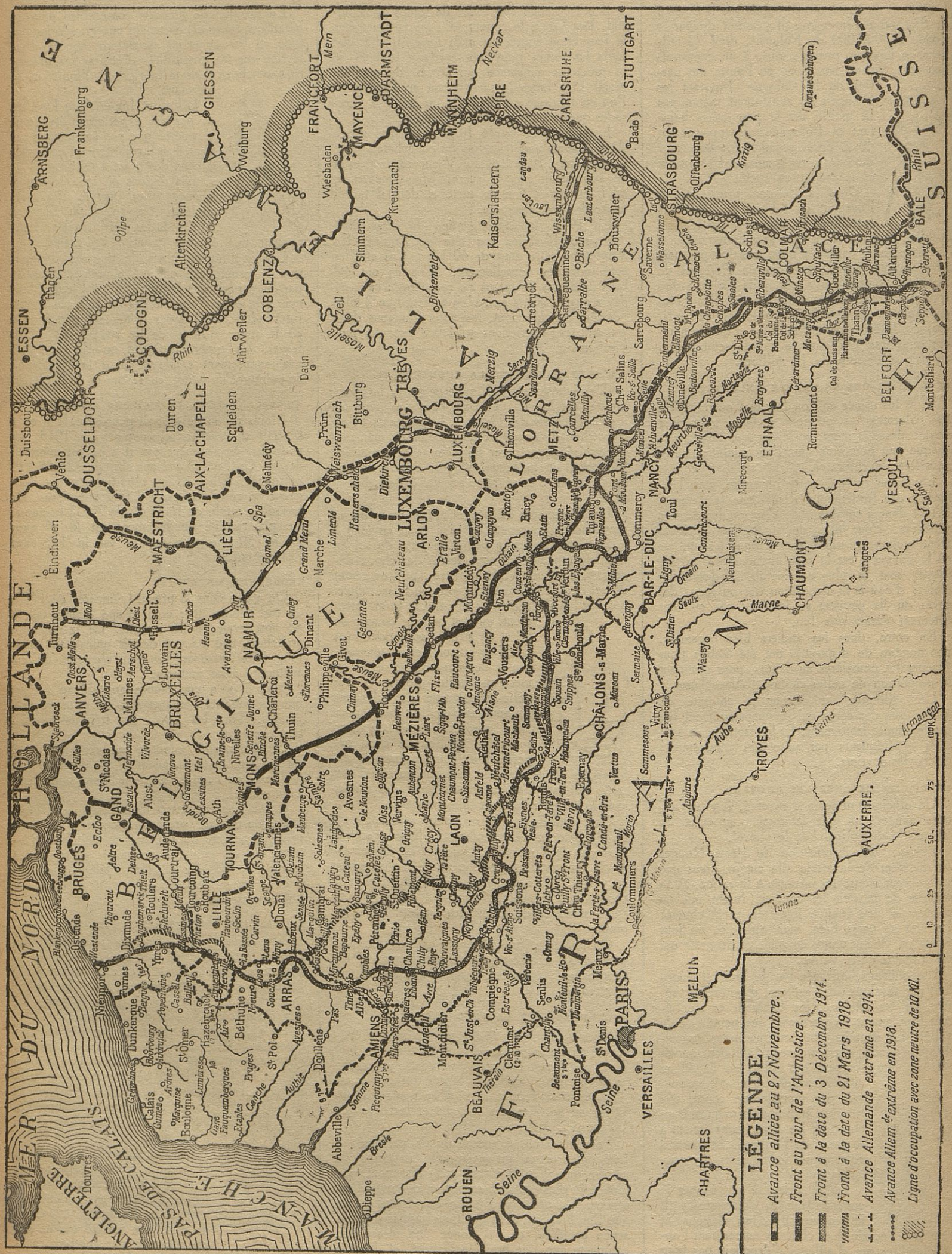
La gale noire se manifeste par des tumeurs bosselées. Elle est connue depuis quelque vingt ans et a été observée pour la première fois en Bohême. Elle est très répandue en Allemagne, en Angleterre, au Canada. En France, on ne l'a pas encore observée. Elle est due à un champignon parasite.

En Angleterre elle prend des proportions menaçantes, et pour y parer les agriculteurs travaillent à découvrir une variété présentant de l'immunité à l'égard du mal, une variété qui ne soit pas attaquée par celui-ci.

Dès maintenant on a obtenu des résultats encourageants ; plusieurs variétés donnent l'impression de résister au parasite et jouir d'une immunité marquée à son égard.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (l'avance des armées alliées).

LES ADIEUX DES BARBARES A LA VILLE DE BRUXELLES



Les Boches n'ont pas pu se résoudre à quitter Bruxelles sans marquer leur départ par une nouvelle ignominie. Avant de partir, ainsi d'ailleurs qu'ils l'avaient fait en d'autres endroits, ils ont ménagé dans différentes gares où se trouvaient leurs dépôts de munitions des explosions qui ont causé l'incendie de ces bâtiments, comme on le voit par cette photographie. Il en est résulté de grands dégâts et la mort de plusieurs personnes.

SUR LE FRONT ORIENTAL

On prête au Japon, dans les milieux diplomatiques à Washington, l'intention de réclamer, à la Conférence de la Paix, le droit de maintenir l'ordre en Sibérie ; celui d'occuper en permanence Kiao-Tchéou, le protectorat des îles du Pacifique : Marshall, Carolines et autres, ayant appartenu à l'Allemagne ; la reconnaissance de sphères d'influences financières, commerciales et industrielles japonaises en Chine. Le Japon adhérerait d'ailleurs aux principes de la liberté des mers, de la protection des petites nations et de la protection du monde contre les guerres futures.

En Sibérie, le directoire a été renversé et le gouvernement d'Omsk a offert le pouvoir à un ami de l'Entente, l'amiral Koltchak, qui exerce depuis le 25 novembre la dictature à la satisfaction de la population.

Dans la région d'Arkhangel, le jour où en France se concluait l'armistice, les bolcheviks commettaient une agression contre les troupes alliées sur les bords de la Dwina. Après un bombardement inattendu, mais assez sérieux, ils avaient pu prendre pied dans nos positions, lorsqu'ils en furent chassés par l'infanterie américaine et britannique, soutenue par de l'artillerie canadienne. L'affaire se termina pour les bolcheviks par une déroute complète. Quelques jours plus tard, le 18, à Arkhangel, les détachements étaient la victoire des alliés : il y a là-bas des Français, des Anglais, des Américains, des Italiens, des Polonais, des légions slaves-françaises et slaves-britanniques.

Comme les Magyars continuaient à terroriser les populations roumaines de Transylvanie le gouvernement roumain adressa au gouvernement hongrois un ultimatum réclamant la direction complète des territoires habités par les Roumains en Hongrie et en Transylvanie, notamment dans les départements de Torontal et de Tirnus. Cet acte étant resté sans

effet, les troupes roumaines entrèrent sur le territoire de Transylvanie pour rédimmer les populations opprimées ; l'armée roumaine ne se propose que d'assurer à ses frères le respect de leur nationalité, de leur religion et de leurs lois. Une assemblée nationale décidera, à Alba-Julia, du sort des territoires roumains jusqu'ici soumis à la Hongrie.

A Budapest, les troupes françaises d'occupation ont reçu un accueil chaleureux. Une grande foule, composée de femmes surtout, assistait au passage des troupes à travers les grands boulevards. On leur a jeté des fleurs. Les femmes ont rompu les cordons de police pour remettre des bouquets aux officiers et fleurir les fanions.

Le conseiller impérial allemand von Schulze s'est coupé la gorge dans sa chambre à l'hôtel, en voyant l'accueil fait aux Français. Un grand banquet a été offert à l'hôtel Ritz en l'honneur des officiers français et le comte Michel Karolyi, président de la République populaire hongroise, a salué la France.

Pendant que ces événements concouraient à marquer l'avènement d'un esprit nouveau en Hongrie, le maréchal Mackensen, revenant péniblement de Roumanie avec ses officiers, arrivait à Berlin où, à sa descente du train, il se voyait confisquer, par le piquet de garde à la gare, 69 millions d'or et de billets extorqués à la Roumanie. Quant aux officiers, les révolutionnaires les désarmaient et leur prenaient leur argent ainsi que les vivres qu'ils apportaient à leurs familles. Le chef du piquet, lorsqu'on fit une enquête sur ces confiscations, répondit qu'il avait saisi l'argent et les vivres « parce qu'il croyait qu'il s'agissait de biens volés ».

L'exécution de l'armistice avec la Turquie se poursuit normalement. Le dragage du Bosphore étant achevé, des bâtiments de guerre français et alliés ont été envoyés dans les principaux ports ottomans. D'autre part, une force navale alliée, composée de vingt et une unités, s'est rendue, le 25 novembre, à Sébastopol.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 215 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : « L'entrée solennelle des souverains belges dans la ville de Gand. »

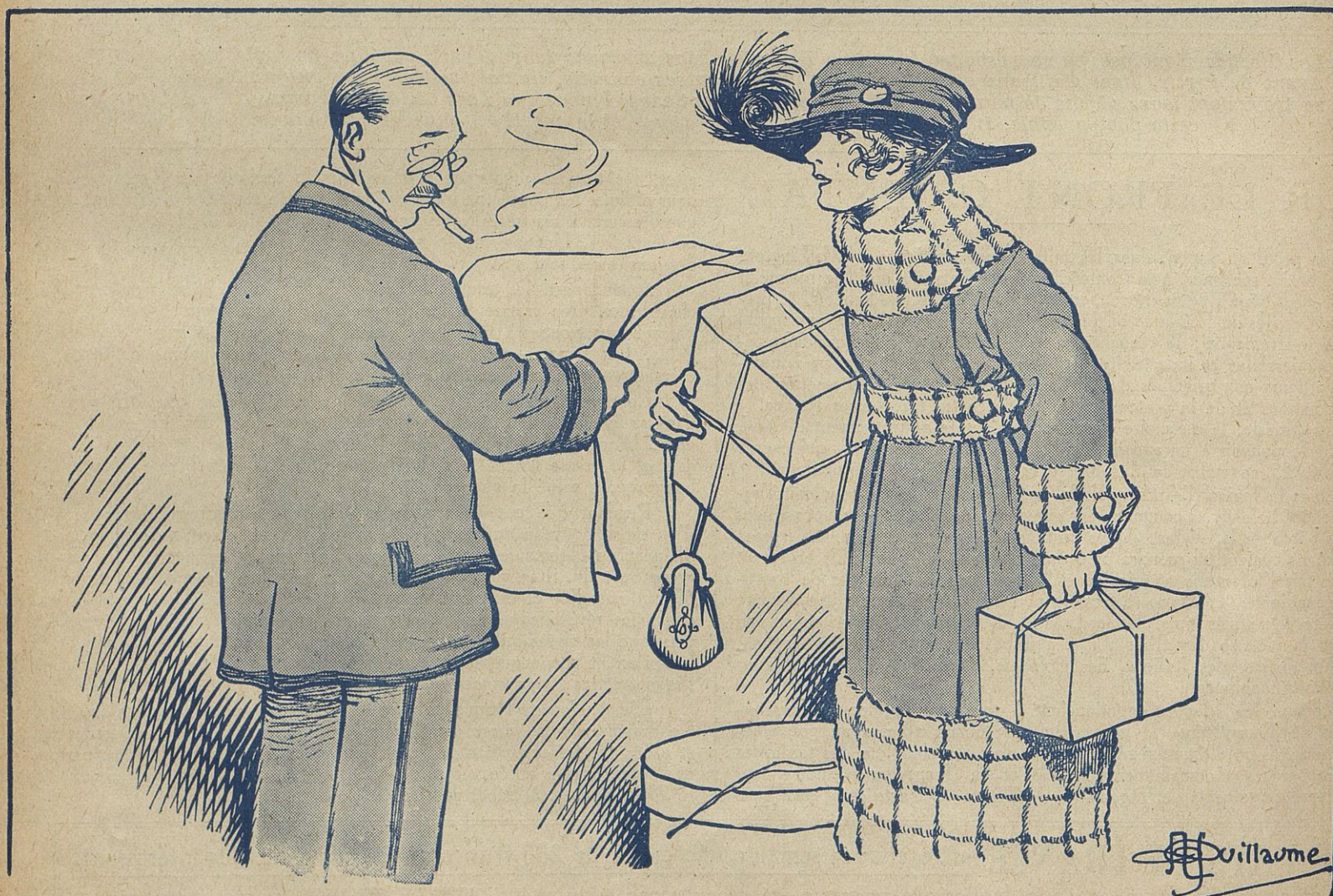
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA VIE TROP CHÈRE !



PREVOYANCE..., PAR ALBERT GUILLAUME.

- Ravissants !... mais je n'en ai pas besoin... et ils sont trop chers pour moi, l'un ou l'autre...
- La semaine prochaine, ils vaudront le double...
- Ah ! Eh bien ! envoyez-les moi tous les deux.



NOUVEAUX CARTELS, PAR ALBERT GUILLAUME.

- Figure-toi que chez Machin-Chouette on se battait pour le chocolat... Deux messieurs ont échangé leurs cartes...
- ...D'alimentation ?...